

CULTURE · CINÉMA

Partage

L'Hotel Paradiso de MK2 : lorsque le cinéma s'invite en chambre

A Paris, le groupe MK2 inaugure un établissement hôtelier composé de trente-six salles de projection privée avec lit et salle de bains.

Par Laurent Carpentier

Publié aujourd'hui à 00h28, mis à jour à 05h41 · Lecture 6 min.

Article réservé aux abonnés



La chambre Grande Paradiso de l'Hotel Paradiso, inauguré par le groupe MK2, à Paris, où est projeté le film « Les Eternels » (2018), de Jia Zhang-ke. ROMAIN RICARD

« A l'hôpital, ils ne savent plus où les mettre... Epidémie : ne prononcez pas ce mot-là, c'est défendu. Il y a simplement beaucoup de malades qui présentent les mêmes symptômes. » 1 heure du matin. Ecran de trois mètres plein pot face au lit. Noir et blanc. Jean Gabin et Michèle Morgan en 1939 dans *Le Récif de corail*, de Maurice Gleize. C'est étonnant comme le réel a une manière de vous rattraper même – et peut-être surtout – lorsque vous cherchez à lui échapper, comme ici, à l'Hotel Paradiso que le groupe MK2 ouvre au-dessus de son cinéma situé près de la place de la Nation, à Paris.

Forcément, on a trouvé l'idée séduisante : la pandémie nous prive de cinéma ? Allons à l'hôtel. En l'occurrence un hôtel pas comme les autres, entièrement consacré au 7^e art. Trente-quatre chambres, toutes équipées de matériel de visionnage high-tech : fenêtre qui se transforme en écran, vidéoprojecteur sophistiqué, tablette tactile pour lancer les films, la musique, baisser la lumière. Dans certaines chambres, on peut regarder un long-métrage depuis la baignoire. Et pour les plus acharnés, deux suites sont carrément dotées d'un salon adjacent avec banquette de cinéma et projecteurs DCI 2K (les mêmes que dans les grandes salles).

Ajoutez à cela un toit-terrasse avec écran géant, une salle de karaoké-boîte de nuit pour une dizaine de personnes, alias le « La La Land », avec boule à facettes et grand écran pour faire la fête, et « La loge », pièce entièrement vitrée et insonorisée surplombant une salle de cent places, où l'on peut faire en catimini à peu près ce que l'on veut (dormir, manger... ou, pour le réalisateur stressé et son équipe, regarder en toute sécurité les réactions du public lors d'une avant-première), et vous avez, au cœur de Paris, un nouveau jouet de cinéma sans précédent. Par temps de pandémie, une oasis pour le ciné addict souffrant de sevrage brutal.

« **Vivre le 7^e art autrement** »

Mais ce n'est pas le Covid-19 qui a poussé Nathanaël et Elisha Karmitz à créer cet hôtel dont, en façade, les lumières mouvantes illuminent le boulevard Diderot. D'ailleurs ni le toit-terrasse, ni le La La Land, ni la loge ne sont ouverts avant la fin des restrictions sanitaires. « *Non, assure Nathanaël Karmitz, devant un Moscow mule (vodka, ginger beer et jus de citron), l'hôtel n'est que le dernier-né du concept Paradiso sur lequel nous travaillons depuis quinze ans, basé sur l'hybridation entre cinéma et gastronomie, danse et jeu... une manière de vivre le 7^e art autrement. Il y a d'abord eu le Germain Paradiso, une salle privatisable à l'envi sous le restaurant Le Germain, rue de Buci, puis nous avons organisé les événements Cinéma Paradiso au Grand Palais en 2013 et 2015 et au Louvre en 2019... Le cinéma comme art populaire. Il ne faut jamais oublier que, à l'origine, nous sommes des forains.* »

Lire l'entretien avec Nathanaël Karmitz (en 2020) : « Je continue d'être critique vis-à-vis de Netflix »

Derrière lui : une photographie d'Anri Sala qui trônait, jusqu'ici, dans son salon. Le plasticien albanais y a capturé quelques sièges, rescapés et orphelins, de feu le grand cinéma de Tirana. Image symbole. Tout comme Cinema Paradiso (1988), de Giuseppe Tornatore, avec Philippe Noiret, est le film fétiche de Nathanaël Karmitz. Une histoire de transmission, de filiation, sortie sur les écrans en 1988. Il avait 10 ans. « *Il dit la place du cinéma au cœur de la vie d'un enfant, au cœur de la vie d'un village* », explique le quadra, les yeux pleins du bonheur éternellement retrouvé du film.

Comment ne pas y voir un résumé de la généalogie du lieu ? La mère, Caroline Eliacheff, fille de producteur – et de la journaliste Françoise Giroud –, est pédopsychiatre. Le père, Marin Karmitz, cinéaste, rapidement gagné par le plaisir de la distribution et de la production, s'est taillé, dans les années 1970 et 1980, un petit empire de salles de cinéma, MK2. Dans ce terreau cinéophile grandissent les deux garçons. Nathanaël, l'aîné, aime le monde de la nuit, Hollywood et les séries. Elisha, le cadet, est de la génération jeux vidéo et street art. Tout le concept Paradiso est à cette aune : cinéma, *gaming* et fête. Et l'hôtel, une boîte noire multifonction dans laquelle tout peut s'imaginer à la demande.

« Faire évoluer les choses »

Ce que résume assez bien le néon signé Christian Boltanski (ami du père, devenu un grand collectionneur), qui orne, au rez-de-chaussée, le hall du cinéma : « *Cinéma-vie-art* », trois mots enchevêtrés qui illuminent étrangement ces temps de disette culturelle. Reste qu'il faudra la fin de l'épidémie – comme Gabin dans *Le Récif de corail* – pour prendre pleinement la mesure des lieux. Notamment par l'interaction avec les six salles du MK2 Nation. Visionnage en direct – dans les suites – des films qui y seront projetés, billet offert pour une séance aux hôtes des autres chambres, nuits spéciales organisées avec accès direct au cinéma jusqu'au petit jour...

« Ce n'est pas juste un écran devant un lit, plaide Nathanaël Karmitz. Le cinéma s'est écrit dans les chambres d'hôtel. L'interaction est permanente entre les deux mondes »

Enfin, on peut venir avec son propre film. Utile pour un réalisateur ou un producteur de passage à Paris soucieux de montrer son long-métrage en petit comité à une cible professionnelle. « *Ce n'est pas juste un écran devant un lit*, plaide Nathanaël Karmitz. *Le cinéma s'est écrit dans les chambres d'hôtel. L'interaction est permanente entre les deux mondes. Prenez le Château Marmont, à Los Angeles, c'est le Hollywood fantasmé... Tu vas au bar, à minuit, tu croises Benicio Del Toro...* » Il sourit à ce souvenir. On reprend un Moscow mule pour célébrer ça. « *Le cinéma vit des révolutions tous les vingt ans, qu'il s'agisse du contenu comme du contenant*, fait-il remarquer. *L'idée, c'est comment faire évoluer les choses ?* »

On aimerait répondre que les choses évoluent en général toutes seules, et souvent malgré nous. Mais ce n'est peut-être pas vrai. Il faut parfois des gens comme ça pour bousculer les habitudes. Et puis les Luna Park, c'est marrant, et même si on trouve un peu compliqué l'usage de la tablette tactile, qu'on se mélange entre les programmes et les fonctions (on appellera plus d'une fois 007 – le numéro de l'accueil, dont l'agent répond heureusement toujours présent), on se dit que c'est sans doute parce qu'on a toujours été nuls en *Mario Kart* et autres Game Boy (ne parlons même pas de la PlayStation 5, dont l'usage est ici glorifié, si d'aventure on n'en peut plus de regarder des films).

Lorsque, après une nuit passablement blanche de cinéma, relevant finalement l'écran qui masquait la fenêtre, on découvre sur le pignon de brique qui nous fait face, un de ces collages monumentaux signés JR (*Le Kid*, de Charlie Chaplin sur l'un, Harold Lloyd accroché à son horloge sur l'autre), on se dit, devant le ciel maussade, qu'on reprendrait bien de ce vin de Californie, cuvée « *Director's Cut* » de Francis Ford Coppola, histoire de s'hybrider encore un peu. Et maintenant, on regarde quoi ?